

B
WF
UW

35702

U.35702



39035702000000

Polaczone Biblioteki WFIS UW IFIS PAN I PTF

LES IDÉES FRANÇAISES

DANS LA PHILOSOPHIE NATIONALE
ET LA POÉSIE PATRIOTIQUE

DE LA POLOGNE

(INTRODUCTION)

35702

par

W. M. KOZLOWSKI

professeur à l'Université de Poznań

Extrait
de
LA REVUE FRANÇAISE DE PRAGUE
juillet-oct. 1924

LIBRAIRIE FRANÇAISE F. TOPIČ

11, Národní třída

PRAGUE

H 122525

LES IDÉES FRANÇAISES

DANS LA POÉSIE ET LA PHILOSOPHIE POLONAISES
AU XIX^E SIÈCLE ¹

35702

JE voudrais étudier sommairement l'influence des idées françaises sur la philosophie nationale et la poésie patriotique de la Pologne dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette époque est intéressante pour les deux nations, quoique pour des raisons différentes.

En France, c'est le moment où se produit une sorte de fusion entre les deux France: celle de l'ancien régime, reconstituée à quelques modifications près par la Restauration, et celle de la Révolution, qui, après avoir triomphé, s'était comme écroulée sous le poids de l'indifférence de la nation: celle-ci était dégoûtée d'un régime où l'on imposait par la force l'idée d'égalité, où le « peuple » était identifié avec les classes ignorantes, où la haute culture était en butte aux persécutions. Si les armes étrangères furent l'instrument de la Restauration (par quoi elle s'était rendue odieuse aux patriotes), on peut dire que la réaction s'était produite en fait dans l'opinion publique dès l'époque du Directoire où la France, fatiguée des guerres et des luttes de partis, souhaitait l'avènement d'un homme providentiel qui viendrait la délivrer de la peine de se gouverner dans des conditions aussi difficiles. C'était précisément la poire qui murissait dans le jardin de Napoléon Bonaparte². Mais Napoléon

¹ Fragment d'un cours professé à l'Institut Français de Prague, en 1924, par M. W. M. Kozłowski, professeur de philosophie à l'Université de Poznań, auteur d'ouvrages philosophiques estimés.

² Dans une lettre adressée à Wybicki, auteur du chant national polonais (*Jeszcze Polska...*) Barss, qui remplissait à Paris depuis 1794 le rôle d'agent diplomatique de Kosciuszko et de la Pologne révolutionnaire, annonce la nouvelle du 18 brumaire avec un enthousiasme débordant. Il appelle cette

D.

24.11.67

A. 370/67



représentait encore la révolution — la révolution dépouillée de son caractère le plus important, celui de gouvernement libre. Néanmoins elle mettait à la tête de la société des classes nouvelles. Elle apportait aussi avec elle cet élan de prosélytisme qui, après avoir mis Napoléon sur le trône, le poussait, malgré lui, à refaire l'ancienne Europe dans un esprit plus rapproché de la Révolution que de l'ancien régime. Il était naturel, il était même logiquement inévitable que l'ancienne Europe, une fois triomphante, s'efforçât de reconstituer intégralement l'ancien régime et de balayer tous les vestiges de la Révolution. En Italie on détruisit jusqu'aux ponts construits par Napoléon et jusqu'aux jardins botaniques qui avaient été créés sous le régime français.

Aussi trois courants différents d'idées se partageaient-ils la société française sous la Restauration. Les uns voulaient qu'on revînt, purement et simplement, à l'ancien régime: c'était le groupe dont la masse était formée par les émigrés revenus en France — « les ultras ». Les autres, amis de la liberté et du progrès, souhaitaient le retour aux institutions inaugurées par la Révolution: c'étaient les libéraux. Le troisième groupe cherchait à concilier les « deux France », selon l'expression de Ballanche, les uns avec une préférence pour l'ancienne, les autres inclinant vers la nouvelle et désireux de profiter des leçons de la Révolution pour élaborer une doctrine qui s'adaptât au monde nouveau en formation.

Ces trois courants étaient représentés dans la philosophie et la littérature de l'époque. Bonald et de Maistre tenaient le sceptre dans le camp *théocratique*. Ils avaient avec eux, à cette époque, Lamennais. Leur mot d'ordre était l'autocratie politique et religieuse. — L'école libérale avait pour devise le mot de Benjamin Constant: « Le roi règne, mais ne gouverne pas ». — Le saint-simonisme fut la première tentative en vue de réconcilier la France nouvelle et la France ancienne, sans chercher à faire prédominer celle-ci. Il s'inspirait largement des leçons de la Révolution tout en assignant des bornes à la tendance

révolution « la plus grande de toutes » celles qui eurent lieu et souligne le fait que personne ne s'est levé « pour défendre la faction des turbulents dans le conseil des cinq-cents » et que « tout Paris saute de joie et d'espoir en un sort meilleur pour la France » — (Voyez *Kosciuszko et les Légions polonaises*, par W. M. Kozłowski, dans la *Revue Historique*, t. CXX, 1^{er} fasc. p. 73).

libérale¹. D'autre part, mettant à profit la doctrine de solidarisme et de continuité historique enseignée par de Maistre, il les complétait par une doctrine de réforme sociale. Il indiquait ainsi les voies de l'avenir. C'est dans son sein que naquit le positivisme comtiste, qui devint bientôt la philosophie vivante de l'époque, surtout dans les pays latins et en Angleterre, bien qu'elle exerçât également son influence dans tout le domaine de la civilisation occidentale de l'ancien et du nouveau monde.

La Pologne qui, en même temps que la France, avait levé l'étendard de la révolution à l'orient de l'Europe, se trouvait dans une situation différente. En premier lieu, bien loin qu'on y eût à se plaindre des excès de pouvoir, du despotisme d'une bureaucratie centralisée et d'une Cour toute-puissante, on avait à déplorer les abus, non de la liberté, comme certains affectent de le croire, mais d'un individualisme politique dérégulé et sans probité qui travestissait d'une manière sophistiquée et monstrueuse le principe généreux et hautement démocratique de l'unanimité en matière de décisions législatives: ce principe devint le *liberum veto* de chaque député de la diète, d'où il résulta que n'importe qui avait le pouvoir d'anéantir le travail législatif de l'assemblée tout entière. Cette transformation eut lieu à l'époque la plus sombre du XVII^e siècle: la nation, abrutie et dépravée par cent années de régime scolaire des jésuites, n'eut ni la force, ni le courage de s'y opposer. C'était la porte ouverte aux abus — et aux voisins, qui guettaient l'occasion de s'enrichir aux dépens de la nonchalante « Sérénissime République ».

La constitution de la Pologne s'était développée parallèlement à la constitution anglaise quoique d'une manière absolument indépendante. Inaugurée par le pacte de Koszyce (1374) elle eut son *Habeas Corpus* sous la forme du décret *Neminem captivabimus nisi jure victum* (1424). L'inviolabilité de la propriété fut garantie par le *privilegium de Czervinsk* (1422). Enfin les *statuts*

¹ Le maintien des libertés individuelles ne peut être le but du contrat social. « La division du travail . . . a lié complètement les hommes ensemble ». La formule ancienne « faites ce que vous voudrez sans nuire à personne » est surannée. Essayez de rester les bras croisés dans l'association. Un tel penchant doit être réprimé sévèrement. Le travail est le devoir commun. Votre droit ne consiste qu'à développer sans entrave et avec toute l'extension possible une capacité utile à l'association.

de *Nieszawa* (1454) et l'acte *Nihil novi sine communi consensu* (du sénat et de la chambre) établirent le régime parlementaire. La Pologne avait une diète composée de deux chambres. Elle dépassa l'Angleterre dans le développement des institutions politiques. Au seizième siècle la Pologne n'était pas seulement une République de nom, elle l'était de fait, le roi éligible n'étant en réalité qu'un président à vie. Elle développa les formes les plus élevées des institutions libres et égalitaires, celles qui ne furent révélées à l'Europe que par la nouvelle démocratie transatlantique. La Pologne était une fédération de provinces dont chacune était régie par sa petite diète: la grande diète n'était qu'un congrès de députés qui avaient pour mission de faire valoir la volonté arrêtée des petites diètes. C'est de là qu'est sorti le monstrueux *liberum veto*: on a feint d'oublier qu'un député n'exprimait pas sa volonté individuelle, mais celle de la terre qu'il représentait. Enfin tous les membres de l'ordre équestre, ou *szlachta*, étaient parfaitement égaux, chacun avait droit au trône et les titres aristocratiques étaient défendus par de nombreuses décisions de la diète.

Au XV^e siècle le développement des institutions libres en Pologne était presque consommé. Attirées par elles, de nombreuses principautés voisines demandèrent leur union avec la Pologne, dont le territoire s'accrut de la sorte. L'accroissement fut particulièrement sensible lorsque la Lithuanie suivit cet exemple. Cas unique peut-être dans l'Europe de cette époque: la Pologne s'agrandissait sans faire de conquêtes, grâce à des alliances volontaires, ce qui prouve d'une manière éclatante le caractère pacifique des républiques.

Au point de vue *politique* et *formel*, la Pologne était le type parfait de la démocratie. Mais comme les démocraties de l'antiquité classique, elle admettait des classes dépourvues de tous droits politiques. Au point de vue *matériel* et *social*, ce n'était pas une démocratie et c'est en cela qu'elle a été inférieure à l'Angleterre. En effet tandis qu'en Angleterre la gentry, qui était proportionnellement moins nombreuse que la *Szlachta* polonaise, était pourtant ouverte à tout individu qui atteignait une situation économique et une culture correspondantes, en Pologne les bornes des classes privées de droits politiques étaient presque aussi infranchissables que dans l'antiquité. La diète pouvait

anoblir les individus et elle le faisait souvent. Mais, en tant que classes, la bourgeoisie et surtout les paysans, perdirent même au XVI^e siècle les droits dont ils jouissaient antérieurement. Aussi l'élargissement du cercle des électeurs en Angleterre put-il être graduellement opéré (réformes parlementaires de 1832, 1867 et 1885). En Pologne, au contraire, cet élargissement exigeait la refonte complète d'une structure politique plusieurs fois séculaire, et c'est ainsi que la constitution polonaise, de fondement de la liberté qu'elle était, devint une place forte du privilège.

Quand se produisirent les réformes et les révolutions de la fin du XVIII^e siècle, ce qu'il eût fallu à la Pologne, c'est la démocratisation au point de vue matériel et social sans que la liberté fût atteinte ni la forme même des institutions — exception faite pour les abus tels que le *liberum veto*, qu'il était nécessaire d'abolir. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Lorsque, sous l'influence des idées françaises, ce besoin de refonte complète fut ressenti en Pologne comme chez tous les peuples civilisés, la nation polonaise, grâce à la réforme de l'éducation (1773), avait produit une génération qui se sentait en mesure et qui résolut d'entreprendre cette refonte — seule capable de sauver le pays des dangers extérieurs qui le menaçaient et que nous exposerons dans un moment. Cette génération adopta d'abord la méthode « anglaise », qui consistait à augmenter graduellement la classe active en étendant les droits politiques au reste de la population. D'où les lois qui accordaient à la classe bourgeoise le droit d'envoyer des représentants à la diète et les principes de la Constitution du 3 mai 1791 concernant la population agricole, sans oublier la clause qui prévoyait la révision de la constitution tous les vingt-cinq ans. Cette méthode, disions-nous, est « anglaise », parce qu'elle est conforme au type que nous avons décrit plus haut. Mais les idées qui dominaient dans la révolution pacifique du 3 mai¹ étaient déjà des idées françaises. C'étaient les principes établis par Montesquieu, dont l'œuvre principale, après avoir été résumée dans une revue de Varsovie, le *Monitor*, en 1767, fut entièrement traduite en polonais: la traduction fut dédiée au roi, en 1777, l'année même où

¹ La constitution a été introduite par voie de « confédération », c'est-à-dire d'une révolution légale selon les lois de Pologne.

Kosciuszko, ce chevalier de l'avenir, méconnu en Pologne, remportait la victoire de Gates sur Bourgoyne, victoire qui décida du sort de la Révolution américaine.

Abusée par le caractère quasi historique que Montesquieu avait donné à sa théorie de la séparation des pouvoirs — théorie tout apriorique, bien qu'il parût l'avoir induite de la considération de la constitution anglaise — influencée par une abondante littérature qui imputait aux excès de la liberté les malheurs de la Pologne, l'opinion publique demandait l'accroissement du pouvoir royal et l'hérédité du trône, l'annulation des « instructions » des députés, ce qui enlevait à la diète son caractère fédéral, l'exclusion des diétines de la szlachta qui ne possédait pas de terre (*non-possessionates*), ce qui diminuait le nombre des citoyens actifs.

La constitution adoptée en France par l'Assemblée Constituante au mois de septembre 1791, suivait aussi, et de plus près, le modèle offert par Montesquieu. La constitution polonaise lui était donc assez semblable, mais elle n'avait ni sa largeur de vue, ni sa netteté. Rapprochées dans leurs institutions, les deux nations divergèrent dans leur marche: tandis que la France avançait vers la liberté, la Pologne sacrifiait une partie de la sienne au nom du principe de l'ordre.

L'année suivante la Russie déclara la guerre à la Pologne. L'indécision du roi, auquel la constitution nouvelle venait d'attribuer le commandement suprême de l'arme, ses ordres formels d'éviter toute rencontre avec les Russes, enfin son adhésion à la Confédération de Targowitsa — groupement de réactionnaires qui fournirent à Catherine un prétexte pour envahir le pays — mirent la nation désarmée au pouvoir des ennemis qui en profitèrent pour faire le second partage de la Pologne (1793). Kościuszko, qui commandait l'arrière-garde de l'armée du sud, fut le seul qui fit son devoir patriotique et remporta, dans les batailles de Dubienka et de Zieleńce, de brillants mais inutiles succès, qui fondèrent pourtant sa renommée de patriote et de militaire. Envoyé en mission en France par le groupe des patriotes polonais réfugiés en Saxe (février-avril 1793) afin de nouer une alliance entre les deux nations¹ qui luttaient l'une et l'autre pour

¹ Voir pour les détails l'étude de l'auteur: *Le dernier projet d'alliance franco-polonaise*. (Revue d'histoire diplomatique, 1923, nos 3 & 4).

la liberté, Kosciuszko fut, l'année suivante, élu chef de l'armée révolutionnaire. Mais ses efforts ne furent pas soutenus par la France, le Gouvernement Girondin avec lequel il avait traité étant tombé. Cela n'empêcha pas, après l'insuccès de l'insurrection et le troisième partage (1795) qui supprimait complètement l'Etat polonais, la formation de Légions polonaises qui combattirent sous les drapeaux de la République Française — en attendant que celle-ci les aidât à porter leurs armes contre leurs oppresseurs sur le sol même de leur patrie.¹

Cette communauté d'armes franco-polonaise ne cessa point lorsque Bonaparte-consul fut infidèle aux idées républicaines. Mais Kosciuszko qui, tout en patronnant les Légions, attendait le moment de leur entrée en Pologne pour se mettre à leur tête, refusa son appui aux entreprises ultérieures de Napoléon Empereur.

Les années 1807 et 1809 virent la réapparition d'une petite partie de la Pologne sous le nom de Duché de Varsovie et son extension aux dépens de la part autrichienne. En 1812 l'armée polonaise marche en tête de la Grande Armée vers Moscou: elle partage son sort et suit Napoléon jusqu'à Fontainebleau. Malgré ces défaites la Pologne, ou plutôt une mince partie du Duché de Varsovie, réapparaît après le Congrès de Vienne (1815) sous forme de Royaume uni à la Russie dans la personne de son roi constitutionnel, qui était en même temps Empereur autocrate de Russie.

* * *

L'aperçu rapide que nous venons de tracer de la lutte commune pour les idées nouvelles — lutte qui s'est engagée en Pologne en 1788 et en France en 1789 et qui s'est terminée par la reconstruction de l'ancienne Europe en 1815 — nous montre que les pertes subies par ces deux nations ne furent pas égales. Tandis que pour la France elles portaient essentiellement sur les acquisitions faites pour régénérer la nation et la mettre dans la voie du progrès — et encore dans ce domaine la perte fut-elle loin d'être totale — la Pologne, sérieusement affaiblie déjà par le premier partage de 1773 qui avait suivi la Confédération de

¹ Voyez l'étude citée plus haut, *Kosciuszko et les Légions Polonaises en France*. Revue historique, CXIX—CXX.

Bar (tentative infructueuse pour s'affranchir de la tutelle insolente de la Russie) perdait cette fois-ci non seulement tout ce qui avait été fait pour sa régénération intérieure, mais jusqu'à son existence politique.

De là vient que si le problème fondamental pour la France est, comme nous l'avons vu, le rapprochement des deux France, pour la Pologne la situation est plus complexe. Tout gravite autour de ce fait: la chute de la Pologne, et toute la philosophie polonaise du XIX^e siècle s'applique à en découvrir les origines et les causes, à supputer les chances de résurrection prochaine, à chercher les voies qui y conduisent.

C'est l'époque la plus brillante et la plus féconde de la philosophie polonaise. Elle s'élève au rôle de *magistra vitae* non plus seulement pour l'individu, mais pour la nation; elle est une sorte de religion nationale dont s'inspirent les grands génies poétiques contemporains, tandis qu'elle-même se nourrit de leurs créations. Leurs œuvres la répandent dans les classes intellectuelles de la nation où elle devient le credo politique et social qui dirige l'activité nationale jusqu'à l'échec de la dernière insurrection, celle de 1863. Ce n'est qu'à ce moment qu'elles cèdent la place au positivisme qui, à son tour, fournit à la nation, jusqu'à la fin du siècle, ses principes d'action.

Malgré les différences qui proviennent du tempérament de leurs auteurs et de la diversité des influences qu'ils ont subies, les doctrines que voit naître la première moitié du XIX^e siècle offrent une série de traits communs, dont le principal est le désir de créer un *credo philosophique national*. Toutefois cette « philosophie nationale », comme on l'a appelée avec raison, dépasse les bornes nationales: pleine de foi dans la primauté culturelle, politique, intellectuelle et surtout philosophique de la Pologne et dans le rôle directeur que l'avenir réserve à cette nation dans le groupe des peuples slaves, elle s'érige en philosophie slave et elle écrit sur sa bannière: « l'union des peuples slaves libres et indépendants. »

D'autre part, elle aspire à se transformer, comme jadis le néoplatonisme, en une religion philosophique et nationale ou même raciale: aussi n'est-elle pas hostile à la religion traditionnelle. Elle considère le Christianisme soit comme « la religion définitive », soit comme une étape indispensable du développement religieux, avant son propre avènement. Tous ses repré-

sentants admettent sous une forme plus ou moins vague l'idée d'une *divinité personnelle* — en quoi ils s'opposent au panthéisme de la philosophie allemande contemporaine dont ils s'inspirent d'ailleurs souvent et qu'ils essayent de concilier avec leurs propres principes. Mais ce qu'ils lui empruntent est plutôt la forme spéculative, tandis que les idées — au moins chez les représentants les plus typiques de la philosophie nationale polonaise — subissent des influences françaises. Seul, un philosophe notoire s'inspire des idées anglaises; c'est le précurseur du positivisme, Michel Wiszniewski (lisez Wichniewski).

Les principaux représentants de cette philosophie sont, par ordre chronologique: Hæne-Wroński (1778-1853), Goluchowski (1797-1858), Kremer (1906-1875), Libelt (1807-1875), Frentowski (1809-1869), Cieszkowski (1814-1894). Nous nous proposons d'étudier ceux du groupe qui ont contribué essentiellement à la formation de la foi politique de la nation, et nous ne manquerons pas de leur associer les grands poètes de l'époque qui l'ont exprimée à leur manière.

* * *

Après le Congrès de Vienne, la Pologne avait disparu en tant qu'Etat indépendant. Néanmoins une partie de ce qui formait la part de la Russie réapparaissait, nous l'avons vu, sous le nom de Royaume de Pologne lié à la Russie par une union personnelle, le Roi de Pologne étant l'Empereur de Russie — et pourvu d'une charte théoriquement libérale mais affligée d'un vice capital: c'est que le roi de Pologne, étant aussi Empereur de Russie, pouvait étouffer toute opposition de ses sujets royaux en employant contre eux l'armée impériale — ce qui eut lieu en effet à la première révolution, celle de 1830. Seul le libéralisme d'Alexandre I^{er}, élève du républicain suisse Laharpe, a permis à la constitution de fonctionner tant bien que mal pendant deux décades.

Adoré du peuple russe (qui refusait de croire à sa mort et l'appela « bénit ») ce prince était malheureusement trop faible pour vaincre l'opposition des classes privilégiés. Il ne rencontrait que des ennemis dans son entourage le plus proche et il était hanté par le souvenir de la mort tragique de son père, Paul I^{er}

Ce républicain sur le trône des autocrates, qui, selon la spirituelle expression d'un républicain contemporain, Mazzei, « mettait presque autant de machiavélisme à éviter le despotisme à ses sujets, que les autres monarques de l'Europe à leur voler la liberté¹ » découragé par l'opposition que rencontraient ses plans d'amélioration intellectuelle de la société russe, en tenta la réalisation dans son royaume constitutionnel de Pologne, dont il fit un oasis dans le désert de son empire qui n'était pas encore mûr pour la liberté et qu'il abandonnait parfois à des tyrans mesquins.

Il avait promis à Kosciuszko en 1814 de réunir toute la Pologne, de lui donner une constitution libérale et d'affranchir les serfs. C'étaient les trois conditions que posait le héros polonais pour accepter la magistrature suprême de la Pologne. Il avait refusé en 1806 de seconder Napoléon, citoyen qui s'était abaissé au rôle de roi, mais il avait toute estime pour un roi qui s'élevait au rôle de citoyen. Alexandre ne put malheureusement remplir toutes ses promesses. Il confia à Czartoryski la direction de l'ancienne Université de Vilno fondée au XVII^e siècle et consentit à en fonder une nouvelle dans la ville volhynienne de Krzemieniec: d'abord école secondaire sous le nom de « gymnase volhynien », puis école supérieure, dite Lycée de Krzemieniec, cette institution allait s'élever au rang d'Université, lorsque la mort d'Alexandre arrêta court tous ces plans. C'est ainsi que dans la partie de la Pologne qui n'était pas encore réunie au royaume et ne jouissait pas des bienfaits de la constitution, qui en était même séparée par une frontière arbitraire² et portait le nom de Lithuanie, l'esprit national polonais pouvait se développer librement. Des deux centres c'est Vilno surtout qui devint le foyer le plus important de la pensée nationale. Une troisième université, remplaçant l'ancienne Ecole supérieure du Jolibord, fut érigée à Varsovie en 1816. Elle était beaucoup moins importante que celle de Vilno et même de Krzemieniec.

¹ Correspondance manuscrite aux Archives Américaines.

² Dans un de ses vers, imitation humoristique de l'*Exegi monumentum* d'Horace, Mickiewicz dit que les « volumes de ses œuvres sont colportés en Lithuanie par des juifs contrebandiers ». La situation était en effet telle, que les livres de l'auteur lithuanien, défendus en « Lithuanie », pouvaient, grâce à la constitution, circuler librement dans le royaume de Pologne.

Il ne faut pas oublier pourtant que le célèbre poète Brodziński y occupait la chaire de littérature et que Sigismond Krasinski y fit ses études.

L'attitude libérale d'Alexandre à l'égard de la « Lithuanie » (c'est ainsi qu'on appelait les parties de la Pologne qui furent acquises par les deux premiers partages et n'entrèrent pas dans le corps du royaume de Pologne¹) n'était que la fidèle observation des stipulations du Congrès de Vienne, qui garantissait le libre développement national aux parties de la Pologne sous les dominations étrangères. Mais Alexandre fut le seul des co-partageants qui respecta ces stipulations. Dans la partie autrichienne, les deux Universités furent germanisées dès la dernière décade du XVIII^e siècle et la Prusse s'opposa obstinément à la fondation d'une école supérieure quelconque, même allemande, pendant tout le temps qu'elle domina sur la partie de la Pologne, qui avait été jadis le premier noyau de l'Etat polonais. La seule école, de durée éphémère d'ailleurs, qui y fut créée fut une école spéciale d'agriculture avec un caractère académique: ce fut le philosophe Auguste Cieszkowski qui la fonda en 1870 dans son propre domaine, à Żabikovo, et par ses propres moyens: dès 1878, l'école fut fermée par ordre du gouvernement. Ce n'est que lorsque les autorités sentirent suffisamment avancée l'œuvre de germanisation — et en vue de la fortifier — qu'elles tentèrent d'élever, sous le nom d'Académie de Poznan, une fraction très incomplète de faculté philosophique, qui fut la première forme de l'actuelle université de Poznan. Ainsi la pensée polonaise ne put se développer avec quelque liberté et dans des conditions favorables que dans la partie russe de la Pologne. C'est là qu'elle se concentre dans la période qui précède la révolution de 1830 qui fut suivie de l'abolition de toutes les universités. La vie intellectuelle se transféra alors à Poznan qui en devint le centre le plus important jusqu'à l'insurrection de 1863. La Prusse, qui projetait d'enlever à l'Autriche l'hégémonie dans la Confédération des Etats allemands, manifestait à cette époque des velléités libérales, ce qui, de concert avec le renom de la récente philosophie allemande, favorisait l'immigration dans

¹ Ethnographiquement elle comprenait une large population polonaise tandis qu'une mince partie de la Lithuanie ethnographique était incorporée dans le royaume.

cette province d'hommes supérieurs désireux de constituer une doctrine qui pût guider la nation vers le relèvement intellectuel et moral, prodrome de sa résurrection politique. C'est ici principalement que se sont formés les grands courants de la philosophie nationale avant et après 1848.

La bataille de Sadova (1866) qui correspond chronologiquement à la répression de l'insurrection de 1863 en Pologne russe, oblige l'Autriche à chercher un appui parmi les peuples dont elle était composée. La Galicie obtint une autonomie très limitée au point de vue politique, mais du moins rétablissait-elle la langue nationale dans les écoles et dans l'administration. Les Universités de Cracovie et de Léopol redevinrent polonaises. Ce ne fut pourtant pas en Galicie que naquit le courant philosophique qui se substitua à la philosophie idéaliste de l'époque précédente. Le positivisme prit naissance à Varsovie où l'Université, reconstituée quelques années avant le commencement de l'insurrection, sous le nom d'École principale, ne cessa pas d'être polonaise jusqu'en 1873. Les universités galiciennes, d'esprit conservateur bien que la majorité des chaires y fût occupée par des professeurs originaires de la Pologne russe, furent toujours hostiles au positivisme.

Telles furent les conditions politiques et géographiques dans lesquelles la philosophie polonaise se développa au XIX^e siècle. Elles ne laissèrent pas d'influencer les emprunts qu'elle fit à diverses philosophies étrangères. Il est clair, par exemple, que, à l'époque où la vie intellectuelle se concentrait en Prusse, l'influence de la philosophie allemande ne pouvait manquer de se faire sentir, d'autant plus qu'elle s'exerçait alors, non seulement sur tous les autres pays slaves, mais aussi sur la pensée française. Quinet rapportait de Heidelberg des idées allemandes. Cousin, pendant son séjour involontairement prolongé à Berlin, s'initiait aux théories de Hegel sur la philosophie de l'histoire et sur l'esthétique¹.

¹ Cf. Tibal, *L'influence allemande au temps du romantisme* (in *Mélanges offerts à Ch. Andler*, 1924) intéressante étude d'où il appert que cette influence ne fut ni profonde ni universelle.

* * *

Notre revue topographique du développement des idées polonaises au XIX^e siècle eût été très incomplète, si nous avions manqué de mentionner un territoire qui, quoique bien éloigné du domaine de l'ancienne république, eut une importance particulière pour la vie des idées en Pologne. Depuis la Confédération de Bar qui avait été soutenue, faiblement et sans persévérance, il faut l'avouer, par la France, le sol hospitalier de cette nation fut le refuge naturel de tous les Polonais qui avaient échoué dans leurs tentatives patriotiques et qui avaient été obligés de quitter leur pays pour rassembler leurs forces en vue de tentatives nouvelles et plus heureuses. La France devint une seconde patrie pour tous ces réfugiés. Lors du premier effort qui fut fait pour briser les chaînes invisibles de la Russie tzariste, un des chefs de la Confédération, Wielhorski, vint demander à Mably et à J. J. Rousseau des projets de constitution pour son pays. Casimir Pulaski passa par la France quand il alla offrir sa vie à la cause américaine. Après la guerre de 1792 il y a à Paris un groupe nombreux d'« exilés ». Kosciuszko est proclamé citoyen de la République (26 septembre). Albert Turski prononce un discours à la barre de la Convention et reçoit du Président un baiser fraternel — symbole ineffaçable de la fraternité des deux nations dans leur lutte pour les idées nouvelles. En 1793 Kosciuszko, qui avait passé en France plusieurs années d'études, y revient pour conclure l'alliance dont nous avons parlé plus haut. En 1794 il y envoie son ministre plénipotentiaire, Barss, qui représente la Pologne, officiellement quoique clandestinement, jusqu'à l'arrivée de Kosciuszko lui-même en 1798. Après l'échec de l'insurrection de 1794, le nombre des réfugiés s'accroît dans des proportions considérables. Un comité est formé qui entre en relations avec le Directoire et élabore le plan des légions formées de prisonniers de guerre — Polonais enrôlés de force par le gouvernement autrichien — et de nombreux officiers qui, au prix de dangers sans nombre, avaient réussi à traverser l'Europe bouleversée et venaient mêler leur sang à celui des soldats qui désertaient les rangs autrichiens: les uns et les autres espéraient, en combattant pour la liberté du monde, conquérir celle de leur patrie. Toute une armée polonaise

de 15.000 hommes, animée de sentiments républicains et ardemment patriote, est ainsi constituée. Après des luttes nombreuses et sanglantes, elle se voit avec douleur arrêtée dans sa marche sur la Pologne par la paix de Campo-Formio à une journée de Vienne. Ses débris regagnent péniblement la Pologne partiellement reconstituée sous le nom décevant de Duché de Varsovie. Ainsi à chaque nouvel ébranlement de la nation polonaise des vagues nouvelles de réfugiés se réfugient sur le sol de la France fraternelle. En 1831, c'est toute une armée qui, refusant le pardon promis, vient y attendre le moment de reprendre les armes. L'élite des intellectuels s'y établit. En 1848, en 1863, le nombre des exilés s'accroît encore.

L'union intime entre la France et la Pologne reposait solidement, nous l'avons dit, sur la communauté des idées et l'analogie de leurs rôles respectifs, tels que Victor Hugo les définit plus tard, dans un de ses discours parlementaires:

« Deux nations entre toutes, disait-il, depuis quatre siècles ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé; ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie; la France répandait les idées, la Pologne couvrait les frontières. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation; le peuple polonais en a été le chevalier. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de barbarie, la Pologne a eu Sobieski comme la Grèce a eu Léonidas. »¹

Victor Hugo revint sur la même idée, en la complétant, deux ans plus tard:

« Paris est la capitale actuelle du monde. Ce que Paris commence, l'Europe le continue . . . Paris a le privilège d'établir à certaines époques souverainement, brusquement quelquefois, de grandes choses: la liberté de 89, la république de 92, juillet 1830, février 1848. Et ces grandes choses qui est-ce qui les fait? Les penseurs de Paris qui les préparent, les ouvriers de Paris qui les exécutent. »²

Nous pensons que ces deux passages expriment très bien le rôle historique de la France et de la Pologne ainsi que les rapports de ces deux nations. Si en effet la France est le cerveau et la Pologne le bras de la civilisation occidentale, leurs rapports doivent être particulièrement étroits et chaque nouvelle idée française doit avoir pour contrepartie une action polonaise.

¹ A la Chambre en 1846, à propos de *l'insurrection de Cracovie*.

² Le 20 juin 1848: *Sur les Ateliers nationaux*.

Et de même qu'un soldat doit obéir à sa consigne « jusqu'à la mort », de même la Pologne doit défendre jusqu'au suprême sacrifice toutes les initiatives françaises qui ont pour but le progrès de l'humanité.

Par deux fois la Pologne a consommé ce sacrifice: en 1794 elle sauvait la France et la démocratie en attirant sur elle une partie des forces réactionnaires de l'Europe et surtout en contraignant la Prusse à quitter la coalition; en 1830, comme Nicolas voulait faire d'elle l'avant-garde d'une croisade réactionnaire contre la France et la Belgique, elle s'y refusa et se tourna contre la Russie.

La France depuis quatre siècles a été réellement le foyer des idées qui ont guidé l'humanité. C'est elle qui a porté le flambeau devant le monde civilisé. A la fin du XVIII^e siècle son prestige était à l'apogée. La France devint alors le « peuple universel », le peuple dont les idées, converties en actes, s'imposaient à l'Europe entière. Elle était prête à transformer le continent en un réseau de républiques réunies en fédération et soumises à son hégémonie. Les Polonais, en contact continu avec cette source d'eau vive, s'y abreuvaient avidement; non seulement par cet amour de la nouveauté qui est peut-être un de leurs défauts nationaux, mais parce qu'ils y puisaient l'espoir de la résurrection nationale. Les révolutions qu'ils avaient vécues en commun avec la France, leur avaient appris que la liberté de leur patrie était subordonnée au progrès des idées dans le monde. Cette conviction, tous la partageaient, aussi bien les légionnaires qui combattaient au dehors que les patriotes qui, restés au pays, préparaient le soulèvement général pour le jour où l'armée y rentrerait. Elle devint l'idée fondamentale de la philosophie nationale et le point de départ de la doctrine messianique qui attribuait à la Pologne la mission de guider les peuples vers un avenir meilleur.

Plus d'une fois, au cours du siècle qui sépare la chute de la Pologne de sa résurrection, on a été tenté de méconnaître l'idée des Légions en ne considérant que la *tactique* qui devait la faire triompher et qui consistait à s'allier avec un ennemi quelconque des puissances copartageantes, lorsque l'une d'elles commençait une guerre, de façon à provoquer la désertion des Polonais enrôlés malgré eux dans l'armée de cette puissance. L'idée eût exigé, au

contraire, que la Pologne se rangeât du côté de ceux qui combattaient pour la justice et pour le progrès. Jamais ces tentatives, qui impliquaient l'indifférence à l'égard des intérêts de l'humanité, ne réussirent. Jamais elles ne purent obtenir l'adhésion ou même l'approbation de la nation. Comme politique nationale elles étaient mal fondées. En tant qu'elles escomptaient certains avantages, elles conduisirent à la déception.

L'idée des Légions fut aussi la première forme de la solution que la poésie philosophique donna au problème qui se posait pour les générations qui suivirent celle de la lutte.

Nous devons mentionner ici particulièrement les vers de Jacque Jasiński, général qui périt lors de la reprise de Vilna par les Russes en 1794 (*Aux réfugiés polonais*, 1793). Après avoir rappelé les batailles de Dubienka et de Zieleńce et constaté la supériorité de « l'élève de Washington », Kosciuszko, sur les « moscovites », le poète met dans la bouche de l'Être suprême, ces mots adressés à l'Homme :

Tu as souffert longtemps sous un régime pénible,
 Tu as été longtemps aveuglé par le préjugé.
 Mais tu délivreras tes mains des chaînes et ton esprit des ténèbres,
 Pour commencer l'âge d'or de la liberté.
 Le fanatisme t'a emprisonné dans ses filets,
 Le despote tyrannique t'a traité comme le bétail,
 Mais tu soulèveras ta tête longtemps abaissée,
 Tu reconnaîtras ta dignité et tu renverseras les trônes.
 Le monde nouveau sera le créateur de ton bonheur.
 C'est là que s'établiront d'abord la liberté et l'égalité.
 Dans peu de temps le Français qui perd son sang pour elles
 Leur élèvera un autel sur les bords de la Seine.
 O Franc valeureux au front levé,
 C'est toi que la liberté a choisi pour son apôtre.
 Les tyrans rugiront saisis par la blême peur:
 Mais ils ne pourront résister à ta force;
 Ton courage écrasera des milliers de Teutons;
 Tu remporteras victoire sur victoire.
 Tu écraseras les fureurs impuissantes des despotes,
 Tu établiras la liberté du Tag jusqu'à la Néva.
 Alors les portes de la guerre se fermeront pour toujours,
 Une génération transmettra à l'autre un siècle pacifique,
 Le monde retrouvera son premier aspect,
 Et le genre humain sera un genre de frères.



LA REVUE FRANÇAISE DE PRAGUE,

organe de la Fédération des Sections tchécoslovaques de l'Alliance française,
et des relations intellectuelles entre la France et la Tchécoslovaquie.

Directeur: DANIEL ESSERTIER

Prière d'adresser manuscrits et ouvrages pour compte-rendus à *M. Essertier*, 12. Staroměstské nám.

Pour les communications des Alliances, la publicité et les abonnements spéciaux (membres des Alliances et de l'Enseignement, 37 c. 50) écrire à *M. A. Fichelle*, Secrétaire-Général de la Fédération (Service de la Revue) 7, Mikulandská.

LA REVUE PARAÎT TOUS LES DEUX MOIS.

Prix de l'abonnement pour la Tchécoslovaquie: 50 cour. par an (Chez Topič et tous les libraires).
Pour la France: 20 francs. — (s'adresser à l'Administ. de la Revue).

Téléphone: 4361. — Adr. tél.: Worms Prague.

WORMS & CIE,
PRAGUE 34, MARIANSKÁ.

ARMATEURS
TRANSPORTS
INTERNATIONAUX.

SIEGESOCIAL: PARIS.

SUCCURSALES:

*Dunkerque, Boulogne, Dieppe,
Rouen, Caen, Brest, Audierne, Concarneau,
Douarnenez, St. Nazaire, Nantes, Rochefort, Bordeaux,
Bayonne, Marseille, Toulon, Alger, Strasbourg,
Lyon, Lille, Angoulême, Toulouse, Pasajes, Cardiff,
Grimsby, Hull, Goole, Newcastle, Anvers, Rotterdam,
Hambourg, Danzig, Varsovie, Riga, Archangel,
Port-Said, Suez, Alexandrie,
Le Caire & Beyrouth.*

AGENCES:

*Děčín, Podmokly, Cheb, Karlovy Vary, Brod n./Lesy,
Železná Ruda, Cmunt, Horní Dvořiště, Bohumín,
Bratislava.*

SERVICE DE GROUPAGE REGULIER
ENTRE PRAGUE-PARIS
et PRAGUE-LYON.